

## Le Rwanda ou la mémoire de l'horreur

Madeleine Borgomano

Number 127, Fall 2002

Littératures de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55806ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Borgomano, M. (2002). Le Rwanda ou la mémoire de l'horreur. *Québec français*, (127), 45–47.



# Le Rwanda

## ou la mémoire de l'horreur

PAR MADELEINE BORGOMANO\*

« **C**et ouvrage s'excuse presque d'exister ». L'incipit du livre d'Abdourahmane Waberi, *Moisson de crânes. Textes pour le Rwanda*<sup>1</sup>, pourrait aussi bien ouvrir tous les textes publiés dans le cadre du projet collectif « Écrire par devoir de mémoire », monté par le festival Fest'Africa en 1998. Une dizaine d'écrivains africains ont été invités à séjourner deux mois au Rwanda pour témoigner à leur manière des massacres de 1994<sup>2</sup>. Africains, mais ni témoins, ni victimes, ils ont été confrontés aux traces d'un nouvel holocauste et il leur a fallu tenter la tâche impossible de « hisser leur écriture à la hauteur de la souffrance<sup>3</sup> ». « Comment écrire après Auschwitz ? », se demandait Paul Cèlan que cite Waberi (W, p. 13). « Comment écrire après le Rwanda ? » Tel est l'enjeu de ce projet.

Les visiteurs décrivent les traces des tueries, « le sang coagulé sur les murs de l'église de Ntarama » (T, p. 26), les ossements exposés dans le mémorial. Ils ont

senti l'odeur persistante de la mort, écouté les récits insoutenables des survivants. « Ce qui s'était passé », ils l'ont douloureusement ressenti, « nous concernait tous » (T, p. 13). Cette tragédie était devenue « un cauchemar éternel, une peur primaire [...], un abcès qu'il fallait crever ». L'oublier aurait été « devenir borgne, aphone, handicapé », mais il fallait absolument « exorciser le Rwanda » (T, p. 13).

C'était se heurter aux limites du langage : « Le langage [...] est inadéquat à dire le monde et toutes ses turpitudes [...]. Les mots restent de pauvres béquilles mal assurées, toujours à fleur de déséquilibre [...]. Et pourtant, si l'on veut qu'un peu d'espoir vienne au monde, il ne nous reste comme armes miraculeuses que ces béquilles malhabiles » (W, p. 14).

*Les armes miraculeuses* renvoie au titre d'un recueil d'Aimé Césaire paru en 1946. En ce temps-là, le poète de la négritude, qui se définissait comme « un homme de parole, par la parole arc-boutée contre le

néant », pouvait encore croire que les mots étaient des « armes miraculeuses ». En citant plusieurs fois Césaire, Waberi s'inscrit dans son sillage et fait avec lui un acte de foi dans la littérature, mais sans illusion car l'horreur a dépassé les bornes et les « armes » contre l'aliénation ne sont plus que des béquilles.

« En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette [...] par des miliciens et des voisins hutus<sup>4</sup> ». Ce fut un véritable génocide, « le premier reconnu par la communauté des nations depuis 1948 » (W, p. 12). Le terme de génocide n'est pas ici galvaudé, ni excessif. Il y a bien eu projet délibéré d'extermination, prêché de longue date par la radio des Mille Collines et déclenché par l'accident d'avion du 6 avril 1994, dans lequel le Président de la République rwandaise, Juvénal Habyarimana, avait trouvé la mort. Les miliciens de l'*interahamwe* (ceux qui se



Photographies de Vanessa Vick © The New York Times Company, 1999 (Site WWW. Enfants du génocide rwandais).

dressent ensemble) qui « jouaient au jeu des machettes » (D, p. 36) obéissaient au mot d'ordre « Tubatsembatsembe ! » : « Tuons-les tous ».

Pourtant le pays des mille collines, avec son climat tempéré par l'altitude et sa beauté naturelle, aurait pu être (a été peut-être avant 1959) un pays béni : « Dieu trouve notre Rwanda si agréable qu'il ne passe jamais la nuit ailleurs » (D, p. 180). Mais c'était avant l'invention par les missionnaires du mythe des Tutsis, pasteurs grands et élancés, opposés aux cultivateurs Hutus autochtones. Les Tutsis, race de seigneurs (disaient les ethnologues), seraient venus de l'Est, d'Éthiopie, voire d'Égypte (T, p. 33), comme des envahisseurs détruisant « le monde du temps jadis, tout harmonieux et pacifique » (W, p. 45). Ces hypothèses sans aucun fondement scientifique<sup>5</sup> ont réussi à fabriquer de toutes pièces une conscience ethnique et des antagonismes si violents qu'il ont conduit aux massacres, alors que rien, en dehors de ce mythe funeste, ne séparait Hutus et Tutsis : « La même foi en un dieu suprême, Imana. Un roi unique, le mwami, mi-homme mi-dieu. Les mêmes coutumes. La même langue, le kinyarwanda » (T, p. 29 ; D, p. 88). Tous le soulignent : « La trop usitée haine ethnique n'existait pour ainsi dire pas avant 1959 » (W, p. 85). Et même : « Il n'y avait jamais eu d'ethnies au Rwanda » (D, p. 87). Ainsi la responsabilité initiale de la tragédie revient aux colonisateurs, comme le montrent bien les travaux des nouveaux ethnologues. Et la passivité des instances européennes devant les massacres est aussi évidente. Mais les responsables des tueries, les tueurs eux-mêmes et leurs victimes étaient des Africains.

Face à un événement « au regard de quoi la littérature [nous] fait honte<sup>6</sup> », les écrivains ont fait des choix opposés. B. B. Diop et T. Monemembo ont choisi d'écrire quand même des romans. V. Tadjou et A. Waberi, par contre, ont préféré s'en tenir à des chroniques fragmentaires que l'une nomme « Voyages jusqu'au bout du Rwanda » et l'autre « Textes pour le Rwanda ». La fiction romanesque peut paraître dérisoire, voire scandaleuse, dans ces circonstances. Mais ne serait-ce pas aussi une façon, pour l'écrivain, de prendre du recul, d'établir

rité, au-delà de laquelle commencerait l'intolérable ? Peut-être manifeste-t-elle aussi une grande défiance à l'égard de l'expression journalistique, comme il apparaît dans un épisode du roman de Monemembo où le jeune héros Faustin, engagé par un journaliste anglais comme « guide des sites du génocide », se met à inventer de toutes pièces les horreurs qu'il raconte. Si le discours personnel est loin d'être garant de vérité, pourquoi ne pas essayer ce que René Girard nomme « vérité romanesque » ? Les choix ne vont d'ailleurs pas sans quelques regrets : les romans, au moins *Murambi*, laissent souvent deviner le récit journalistique et les « textes » peuvent devenir, pour quelques pages, fictions ou poèmes.

Comme il est de règle dans la fiction, ni Diop, ni Monemembo ne s'impliquent directement dans leur récit. Ils forgent des narrateurs-relais. Le roman de Monemembo, *L'aimé des orphelins*, est le plus radical. Pour affronter l'indicible, l'auteur cède la parole à un unique narrateur-personnage, un enfant de 15 ans, Faustin Nsenghimana. Ainsi établit-il la plus grande distance par rapport à lui-même et la plus grande proximité par rapport aux faits. Faustin parle depuis la prison centrale de Kigali où il se trouve enfermé dans le quartier des condamnés à mort, pour avoir tué un adolescent, son ami, qu'il avait surpris dans le lit de sa jeune sœur. C'est dire à quel point, comme il nous en informe dès les premiers mots du livre, « il ne lui reste plus aucune chance » (M, p. 13). Malgré sa situation tragique, Faustin ne cesse de « crâner », comme disent les enfants. Il adopte un ton léger et volontiers cynique et cherche à se faire passer pour « une belle ordure » plutôt que pour « un petit martyr » (M, p. 87). C'est cette attitude provocante qui a poussé les juges à le condamner à mort. Mais c'est aussi grâce à elle qu'il a réussi « à trouver son compte au milieu du chaos » (M, p. 49) et à survivre dans l'univers impitoyable de la prison. Le texte toutefois suggère bien des failles à cette brutalité et à cette insensibilité de façade. Ainsi, quand Faustin retrouve, à l'orphelinat où il vit quelque temps, ses frères et sœurs réduits à l'état de bêtes sauvages inapprochables et hurlantes, il tombe dans le coma. Puis, quand il reprend ses esprits,

il calme leurs cris épouvantables avec une berceuse de leur enfance, et imite les gestes de sa mère pour les bercer, les caresser et les ramener lentement à l'espèce humaine. Aussi le lecteur ne peut-il être dupe du cynisme affiché par l'adolescent et n'y voit-il que la marque du désespoir. De plus, tout en faisant parler un enfant des rues, le texte ne recherche aucun mimétisme, aucun réalisme. Au contraire, il joue du contraste entre le narrateur et son langage est très soutenu. C'est dans l'intervalle, le décalage, que passe l'horreur.

Faustin raconte sa vie en fragments éclatés. Certes, il déclare dès le début qu'il vivait avec ses parents à Nyamata quand les « avènements » ont commencé (M, p. 14). Le terme « avènements », toujours en italiques (l'un des rares mimétismes linguistiques que se permet le texte), déchire le discours comme le nom même de l'innommable. Mais ce qui s'est passé à Nyamata, Faustin, si prolixe sur sa vie d'enfant des rues dans le Q.G. de Kigali, ne veut ni ne peut s'en souvenir. Il s'accroche même fermement à la fiction d'une miraculeuse survie de ses parents, alors qu'il a vu de ses propres yeux leurs corps « en morceaux » (M, p. 157). Cela, le lecteur ne l'apprend qu'à la dernière page. Tout au long du roman, le récit du génocide a été évité, bloqué par un refus de mémoire, ou à peine frôlé l'espace de quelques mots. C'est seulement sous le choc de sa condamnation que Faustin se laisse submerger de nouveau par l'horreur de ce qu'il a vécu à l'âge de sept ou huit ans, quand, enfermé avec tous les Tutsis dans l'église cadenasée de Nyamata, il a survécu au massacre : « On entendit hurler des ordres. Les vitraux volèrent en éclats, les icônes tombèrent en poussière, des dizaines de cervelles déchiquetées éclaboussèrent le plafond et les murs. Ils jetaient des grenades. Mes souvenirs du génocide s'arrêtèrent là. Le reste, on me l'a raconté par la suite ou alors cela a jailli tout seul dans ma mémoire en lambeaux, par à-coups, comme des jets d'eau boueuse jaillissent d'une pompe obstruée » (M, p. 56). Le roman s'achève sur les paroles positives de la vieille femme qui l'a trouvé, enfoui sous les cadavres : « Tu es né deux fois [...] Y a toujours de la vie qui reste quand le diable est passé » (M,



p. 157). Mais, pour Faustin, condamné à mort à 15 ans, cette renaissance n'est qu'un leurre. Le roman tend d'ailleurs à suggérer qu'il en va de même pour toute la jeunesse, qu'il n'est plus possible d'être un enfant en Afrique. C'est parce qu'il se rapproche aussi dangereusement de « la sombre lumière » du génocide (D, p. 59) que *L'ainé des orphelins* est le texte de loin le plus pessimiste.

Dans le roman de Diop, *Murambi* (nom de l'une des villes martyres rwandaises), la parole est distribuée entre plusieurs narrateurs-personnages, témoins ou acteurs explicitement nommés, qui n'apparaissent que dans de courts chapitres. Rejoignant l'esthétique du fragment adoptée par les deux autres textes, ces témoignages au discours direct restent bruts, sans aucune intervention centralisatrice. Ils se situent à hauteur d'homme et juxtaposent des discours aux perspectives radicalement divergentes ou même opposées. Ainsi le chapitre intitulé « Faustin Gasama » utilise le procédé du monologue intérieur pour communiquer, sans commentaire, le discours impudent d'un jeune milicien qui se prépare tranquillement au massacre.

En revanche, les chapitres II et IV transcrivent le point de vue de Cornelius Uvimana à travers un récit impersonnel. Cornelius revient au pays natal après plusieurs années d'absence. Dans ce personnage, l'écrivain transpose, en la dramatisant, sa propre position. Cornelius, absent pendant les massacres, est devenu étranger dans son propre pays presque autant que l'écrivain. Mais il découvre à quel point l'horreur le concerne quand il apprend que son père, Joseph Karekesi, a organisé le massacre de Murambi et tué de ses mains sa femme, la mère de Cornelius, et ses frères et sœurs. La monstruosité est portée à son comble. Il se retrouve « sous les traits du rwandais idéal, à la fois victime et coupable » (D, p. 103). Grâce à son oncle Siméon, un vieux sage, il comprend qu'il ne peut se laisser anéantir par l'horreur, qu'il faut se tourner vers la vie. Le roman se termine sinon sur une lueur d'espoir, du moins sur un sursaut de vie : « Il [Cornelius] voulait dire à la jeune femme en noir que les morts de Murambi faisaient des rêves eux

aussi et que leur plus ardent désir était la résurrection des vivants » (D, p. 229).

Dans *L'ombre d'Imana*, comme dans *Moisson de crânes*, les auteurs ont choisi d'en rester au pur témoignage et de s'impliquer personnellement, dans un discours de type journalistique, où alternent descriptions, récits directs de survivants et réflexions de l'écrivain. Cependant, cette présence ne va pas sans « l'ardent désir de s'effacer, de se faire oublier » (W, p. 12). Ce choix d'une écriture de témoignage n'empêche pas quelques moments de création poétique.

En choisissant d'en rester à ces éclats de textes déstructurés (au moins en apparence), Tadjou et Waberi rendent sensibles l'impossibilité et le refus d'une récupération narrative, d'une mise en ordre logique, aussi bien que l'éclatement d'une « Afrique en morceaux<sup>7</sup> ».

Ainsi ces romans qui hésitent à l'être et ces récits qui parfois deviennent poèmes se rejoignent dans les marges incertaines de l'écrit. Véronique Tadjou décrit en quelques lignes bouleversantes les enfants de Kicukuru tous orphelins qui passent leurs journées dans les décharges et à qui la ville entière appartient (T, p. 97-100) ; elle est très proche alors de Monemembo et transmet le même message : « Enfants du génocide, ils sont la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays car leur souffrance est amère et leur avenir ne va pas plus loin que le bout de la rue. Ils grandissent la rage au ventre [...] ils sont les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure » (T, p. 100).

Waberi et Tadjou s'étonnent, comme Cornelius, de la prodigieuse faculté d'oubli des survivants : « Il était stupéfié de constater que les événements de 1994 n'avaient laissé nulle part de trace visible » (D, p. 67). « De loin la ville semble avoir tout oublié, tout digéré, tout ingurgité » (T, p. 19). « La vie a repris ses droits depuis belle lurette » (W, p. 74). Cependant, certains « ne parviennent pas à effacer le passé de leur mémoire » (T, p. 86) et même « se sentent coupables de n'avoir pas été tués » (D, p. 182), tandis que d'autres tentent de renaitre en reléguant les cadavres dans des mémoriaux et en s'abstenant « de remuer les eaux dormantes de la mémoire » (W, p. 74).

On peut craindre que ce « devoir de mémoire » qui en passe par l'écriture ne touche effectivement que bien peu des acteurs directement concernés qui ne lisent pas et n'achètent pas de livres. Mais ce Rwanda qui « irradie tout de sa sombre lumière » (D, p. 59), il ne faut pas l'oublier et il est important « d'évoquer un instant les âmes et les êtres disparus [...], de dire le nom de tous ces humains empoisonnés, de se transformer en donneur d'échos » (W, p. 15).

Mais « on n'exorcise pas le Rwanda. La violence est encore là, de tous les côtés [...]. Notre humanité est en danger » (T, p. 134). Waberi termine son livre par une incursion au Burundi, le pays voisin où il trouve « une situation qui rappelle en miroir l'impasse rwandaise qui a conduit au génocide » (W, p. 105). Inquiétants augures.

\* Madeleine Borgomano est professeure à la retraite de l'Université d'Aix-en-Provence.

#### Notes

- 1 Abdourahman Waberi (Djibouti), *Moisson de crânes. Textes pour le Rwanda*, Paris, Le Serpent à plumes, 2000 (abréviation : W).
- 2 Je ne citerai que quatre d'entre eux : Boubacar Boris Diop, (Sénégal), *Murambi le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000 (abréviation : B) ; Tierno Monemembo (Guinée), *L'ainé des orphelins*, Paris, Seuil, (abréviation : M) ; Véronique Tadjou (Côte d'Ivoire), *L'ombre d'Imana*, Arles, Actes Sud, 2000 (abréviation : T). Les textes publiés en Afrique restent mal diffusés et difficiles d'accès.
- 3 Daniel Delas, « Écrits du génocide rwandais », *Notre Librairie*, n° 142 (octobre-décembre 2000), p. 21.
- 4 Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, 2000.
- 5 Voir Jean-Pierre Chrétien, « Hutu et Tutsi au Rwanda et au Burundi », Jean-Loup Amselle et Elikia M'bokolo (éd.), *Au cœur de l'ethnie*, La découverte, 1985, p. 129-165.
- 6 Marguerite Duras, *La douleur*, Paris, P.O.L., 1985, p. 10 d.
- 7 Titre d'un recueil de nouvelles de Williams Sassine, Limoges, Le bruit des autres, 1994.